



HAL
open science

L'artiste, le scientifique, le tendre ver et la fourmi

Thierry Boutonnier, Thierry Dutoit

► **To cite this version:**

Thierry Boutonnier, Thierry Dutoit. L'artiste, le scientifique, le tendre ver et la fourmi. L'Observatoire, la revue des politiques culturelles , 2021, 57, pp.45-47. hal-03335495

HAL Id: hal-03335495

<https://hal.science/hal-03335495>

Submitted on 1 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ARTISTE, LE SCIENTIFIQUE, LE TENDRE VER ET LA FOURMI

Thierry Boutonnier, Thierry Dutoit

Les transformations écologiques sont l'empreinte de nos cultures. En tant qu'artiste, me prononcer sur ces changements aurait peut-être l'intérêt d'un erratum dans la rubrique horoscope d'une feuille de chou... Ma démarche suit le parfum des rencontres et s'imprègne des sciences. L'inspiration et l'expression émanent d'interdépendances et interagissent. Ainsi, comment rendre nos pas aussi subtils qu'un brachypode¹ et nous donner le goût de nouer notre liberté dans un maillage du vivant qui s'étend ?

Dans la tradition de la « sculpture sociale » de J. Beuys, j'expérimente des pépinières urbaines avec des habitants (humains et non-humains). Des collectifs se complexifient et s'étendent dans une pratique et une pensée buissonnantes. Je réalise des œuvres-écosystèmes participatives, grâce auxquelles nous sentons une puissance du monde végétal structurant des dynamiques collectives. Avec la Terre, nous arrondissons les angles du foncier. Ainsi, dans les œuvres *Prenez racines*¹² ou *Appel d'air*³, des habitants adoptent des arbres qu'ils cultivent durant les chantiers menés dans des quartiers. Ces « arbres diplomates » renégocient l'usage des espaces publics et privés pour produire du commun. Je sculpte en quelque sorte du bois vivant avec des gens. Dans des quartiers, en pied d'immeuble, avec les habitants, nous distillons une *Eau de rose*⁴ de leur cru, après avoir récolté les fleurs qu'ils ont soignées tout au long de l'année. Les habitants se complexifient dans le vivant.

Ces œuvres collectives découlent d'une pratique de l'enquête et de l'entraide. Elles s'attachent à des sciences, telles que l'écologie, la biologie, la géologie, la sociologie...

Avec l'écologue Thierry Dutoit, nous nous sommes rencontrés en 2016, sur le site Agroparc – un terrain transformé pour la construction du bâtiment de la faculté des sciences de l'Université d'Avignon. Suivant ma pratique, j'enquêtai⁵ pour l'éco-conception et la coconstruction d'un verger expérimental d'amandiers et de garances. J'ai un peu greffé du monde de Thierry au mien pour découvrir, dans ses pas, une Terre qui se transforme. Ensemble, nous interprétons, présentement, des événements irréversibles de la plaine de Crau. Cette discussion ondule de la plante des pieds au bout de la langue, comme des ricochets de galets. Les paysages sont les visages délirants de nos pratiques contradictoires et monomaniaques. La plaine de Crau subit des transformations écologiques qui interrogent nos pratiques culturelles multiscalaires, à la fois globalisées et localisées, mêlées d'épaisseurs temporelles. Les plateformes numériques et logistiques trament et délitent un tissu vivant en un instant permanent ; quelles sont leurs limites ? Comment valoriser des formes d'attachements invisibles qui échappent aux comptables ? Dans cette grande accélération, les arts et les sciences nous invitent à l'humilité et à un travail de fourmi ou de tendre ver.

Dans le son d'un *Rafale* qui décolle de la base aérienne de Salons, où sont embarquées les têtes nucléaires, Thierry nous accueille. L'écologiste milite. Le naturaliste contemple. L'écologue cherche. Il tente ici de comprendre comment se structurent les communautés végétales et pourquoi il y a tant d'espèces de plantes... Depuis vingt ans, il œuvre sur ce terrain à des fins de conservation et de restauration des écosystèmes, avec des collègues travaillant sur les insectes ou les oiseaux. Ici et maintenant, Thierry tente de nous lire ce paysage et il nous aide à nous poser des questions.

Thierry – Où et quand sommes-nous ?

Thierry – Nous marchons sur une terrasse de la Durance où se sont déposés des galets, il y a 70 000 ans. La plaine de Crau est une plage fossile, située sur le département des Bouches-du-Rhône, dans le sud-est de la France, entre l'étang de Berre à l'est, la Camargue à l'ouest, les Alpilles au nord et le golfe de Fos, en mer Méditerranée. Nous sommes sur la commune de Saint-Martin-de-Crau, au lieu-dit Peau de Meau, du nom de la bergerie qui s'y trouve.

Nous sommes le 22 septembre 2020, lendemain de mon anniversaire, en pleine période de pluies cévenoles. Nous sommes au XXI^e siècle et nous marchons sur quelque chose de vivant, fruit d'une pratique multimillénaire. La Crau « se lit » bien pour les historiens et archéologues. Nous voyageons du Néolithique jusqu'à aujourd'hui et au-delà. C'est un socio-écosystème sans arbres, créé et maintenu par une forme d'agropastoralisme qui perdure depuis plus de 6 000 ans. Déjà, à l'époque romaine, ce coussoul (ou *cursorium* en latin), était un espace que l'on pouvait traverser à pied.

En quelques décennies, la surface de ce grand morceau de steppe méditerranéenne a régressé de 80 %. Malgré la volonté de maintenir ce paysage, ce tissu vivant de l'agropastoralisme se délite rapidement. Il est devenu un nœud ferroviaire, autoroutier et marin – entre le Sud, le Nord, l'Est et l'Ouest –, pour acheminer des marchandises du monde entier en Europe. Nous avons une installation exponentielle de plateformes logistiques dans la région. Passer d'usages pastoraux à des installations de sites militaires et industriels énormes est l'une des plus grandes transformations de la terre. Ici, aujourd'hui et depuis sa mise en place géologique, suite au retrait de la Durance, c'est la transformation la plus rapide et massive.

De plus, comme partout, le changement climatique se ressent avec 1,5° de plus ces trente dernières années. Cependant, il est long et difficile de prouver les rapports entre changement d'usages et changement climatique. Les pluies étaient plus printanières, elles sont dorénavant plus automnales. Le héron garde-boeufs du continent africain se développe beaucoup ici, mais il est difficile de dire s'il existe une corrélation avec le changement climatique, car les observations et les faits devancent les données établies scientifiquement. Le temps des sciences va moins vite que celui des transformations environnementales

quand elles n'ont pas été suffisamment anticipées. Les changements d'usages et climatiques ont toutefois en commun d'être des faits humains.

Thierry – À qui appartient ce lieu ?

Thierry – Sur le papier, cette zone appartient à des propriétaires publics (Département, Région, État) et privés (exploitants), mais les véritables occupants sont les bergers, les brebis et les chèvres qui parcourent cet écosystème. C'est une terre à brebis. Une espèce végétale y est dominante : le brachypode – ça veut dire « petit pied », car cette herbe fait des petites ramifications. Les bergers appellent cette graminée « le grossier » ou « *Baouque* » en provençal. Les brebis vont l'avoir sur le bout de la langue en automne quand elle va reverdir. Au niveau de la faune, le jour de notre visite, nous y rencontrons aussi de grandes scolopendres et des chenilles de l'euphorbe. Un ver s'invite à la surface, il s'agit d'*Hormogaster elisae*, l'un des ingénieurs de cet écosystème et peut-être une espèce endémique d'ici. Quand c'est totalement sec, ce ver anécique à tête noire passe la plupart de son temps complètement enroulé, anastomosé. Il s'active à l'automne et au printemps. Fluorescent la nuit, il est remarquable et se déplace essentiellement à la surface lors des périodes de pluie, du fait des nombreux galets présents dans le sol. Il œuvre, peut-être, de concert avec les fourmis.

J'adore ce qui lie histoire et environnement. Ici, je me régale de tout ce que nous découvrons depuis les années 2000. C'est un milieu fabuleux pour voyager dans le temps. Quand nous essayons de comprendre ce que nous voyons aujourd'hui, nous reconnaissons les traces de ce qui s'est passé depuis des milliers d'années. Je trouve cette recherche passionnante. Je viens du Nord de la France, je suis d'origine belge, le plat pays d'ici je l'aime. Je crois qu'il doit y avoir un lien là aussi. La Crau est un paysage qui porte à voir.

Beaucoup de collègues travaillent sur des milieux un peu plus glamours, un peu plus forestiers, un peu plus montagnaux, un peu plus diversifiés. Les naturalistes n'aiment pas toujours la Crau, c'est un milieu rude, monotone. Quand tu regardes le paysage, il n'y a rien qui frappe. Il n'y a que de l'herbe. Il faut cependant regarder le sol sous nos pieds et, là, tout change. Cela fait vingt ans que je bosse ici et je ne me lasse pas de ce socio-écosystème pastoral.

Thierry – Qu'est-ce qu'un écosystème culturel de référence ?

Thierry – L'écosystème culturel de référence est surtout un concept utilisé en écologie de la restauration : c'est le milieu que nous voudrions restaurer. Ici, l'écosystème culturel de référence est l'agropastoralisme de la plaine de Crau. C'est une décision collective coconstruite selon des représentations culturelles fondées scientifiquement.

Nous avons deux gestionnaires de site (le Conservatoire des espaces naturels de la région PACA et la chambre d'agriculture). Nous considérons que ce milieu-là, sans l'action agricole de l'élevage, des bergers, des moutons, n'existerait pas sous cette forme. Nous avons besoin du monde de l'agriculture pour maintenir ces pratiques pastorales vieilles de 6 000 ans car, si elles disparaissaient, ce milieu évoluerait et ne serait plus comme nous désirons le protéger. C'est donc un consensus politique. Nous pouvons imaginer que les gens n'aient plus rien à faire de l'écosystème actuel et historique et qu'ils veuillent y planter des arbres pour masquer les hangars. Alors d'autres chercheurs prendront un autre milieu de référence pour comprendre ce qu'il faut planter et comment. Les gens de la région ont des ancêtres, des parents, des grands-parents, qui ont travaillé avec le monde de l'élevage et qui ont envie que la tradition pastorale perdure. Cette volonté de restaurer ce milieu pastoral émane de ces attachements.

Thierry – Un écosystème de référence est surtout une affaire de représentation ?

Thierry – Oui tout à fait. Le grand écologue, Robert Barbault, disait : « *Dans la dynamique des écosystèmes naturels, il n'y a ni passé merveilleux, ni avenir menaçant. Seul l'homme en juge ainsi, soit par rapport à des critères subjectifs qu'il se définit, soit par rapport à un rêve qu'il projette sur le monde.* »

Thierry – Utilises-tu des peintures, des tableaux, des photographies, des témoignages, des chiffres... pour déterminer l'écosystème culturel de référence avec les acteurs du territoire ?

Thierry – Oui, nous utilisons tout cela mais aussi d'importantes et anciennes données naturalistes.

Thierry – Ce choix d'écosystème culturel de référence, est-il le bon ?

Thierry – C'est simplement l'un des objectifs à atteindre. Du point de vue des sciences de l'écologie, en matière de restauration comme de conservation, l'hétérogénéité de nos relations avec la nature est importante. Cette hétérogénéité est une « assurance vie » face aux catastrophes écologiques. Plus nous aurons de milieux différents, plus la nature devrait être capable d'être globalement résiliente. Ce qui est important, en fait – et c'est un scientifique qui le dit-, c'est de ne pas avoir de dogmes ou de paradigmes.

Thierry – As-tu rencontré un être singulier dans cette steppe ?

Thierry – Ici, l'être singulier qui m'a vraiment appris, c'est la fourmi. Nous avons environ 25 espèces de fourmis dont

deux que nous appelons « Messor ». Elles moissonnent et vont emmagasiner les graines dans leurs nids pour s'en nourrir. Les fourmis rejettent certaines de ces graines et leurs enveloppes dans des sortes de « dépotoirs » à l'entrée de leurs nids. Elles vont aussi favoriser l'incorporation de la matière organique dans le sol. Dans ces « dépotoirs », beaucoup de graines vont germer avec l'arrivée des pluies. Cela va créer des ceintures vertes autour des nids qui permettront aux fourmis de parcourir moins de distance pour aller chercher d'autres graines. Bien que ce soit une vision anthropocentrique, on peut comparer la fourmi à une véritable agricultrice : elle incorpore de la matière organique, dans laquelle sont les graines, et ça pousse à l'automne et au printemps prochains. En plus, elles brassent le sol et elles labourent comme les vers de terre. Les fourmis sont donc des alliées précieuses pour la restauration des sols, car en les réintroduisant, elles les cultivent généreusement tout en se nourrissant. Sans engin de chantier, les fourmis vont faire le boulot du semencier, du pépiniériste, du terrassier et du jardinier pour nous aider à restaurer cette parcelle de la Crau.

Thierry – Pouvons-nous dire que tu sculptes des écosystèmes ?

Thierry – Il ne m'est jamais venu à l'idée d'utiliser le terme de « sculpteur ». En revanche, celui de « peintre », oui. Avec le sol pour canevas et les espèces pour palette. Mais nous n'arrivons cependant pas à restaurer la trame. Nous pouvons juste tenter une simple ébauche, car l'œuvre finale est le fruit de milliards d'interactions durant des milliers d'années. Plutôt que faire une restauration écologique médiocre, nous pourrions en faire une réinterprétation contemporaine adaptée aux changements, par exemple

avec la libre expression de la nature ou le réensauvagement. C'est un débat vif qui oppose différentes manières de penser et de faire de la restauration écologique.

Thierry – Est-ce que l'installation des plateformes logistiques marque une monoculture singulière à restaurer plus tard ?

Thierry – Les socio-écosystèmes se succèdent et se remplacent au fil du temps, reflétant, à un instant et pour un espace donné, l'état des relations entre l'Homme et la Nature. Certains aménagements industriels actuels peuvent bien évidemment avoir des impacts écologiques catastrophiques selon les critères de mesures choisis, mais les actions humaines qui ont conduit à la mise en place de la steppe de Crau ont certainement eu aussi à leur époque des impacts néfastes (feux courants, introduction de grands troupeaux d'herbivores domestiques, etc.) sur certaines formes de biodiversité comme les écosystèmes forestiers et la grande faune sauvage qu'ils contenaient. Il n'y a pas d'objectifs écologiques identifiés actuellement pour restaurer les espaces verts très appauvris et fragmentés de ce type de zone industrielle. Quant à l'architecture « boîtes à chaussures » que forment les hangars, qui sait... ?

Thierry – Et que peuvent les artistes ?

Thierry – Pour moi, les artistes sont des passeurs de frontières. Ils permettent notamment, par leurs œuvres, de toucher une partie de la population peu sensible aux messages naturalistes et scientifiques !

Thierry Boutonnier
Artiste

Thierry Dutoit
Directeur de recherche en écologie au CNRS

L'artiste, le scientifique, le tendre ver et la fourmi

NOTES

- 1- Le brachypode est une espèce de plantes herbacées.
- 2- *Prenez racines !*, Lyon, depuis 2010. <https://www.prenez-racines.org>
- 3- *Appel d'air*, Société du Grand Paris, depuis 2016. <http://www.domestication.eu/realisation/appel-dair/>

4- *Eau de rose*, Métropole de Lyon et Veduta, depuis 2014.

5- Dans *Des artistes, des enquêtes, des pratiques ingénieuses*, par Yaël Kreplak, Thierry Boutonnier, Gwenola Wagon et Alexis Guillier. <https://journals.openedition.org/sociologies/13929>